

De l'harmonie d'une écriture pleine au vide de la bonne volonté

Marie José Thériault

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1986). Compte rendu de [De l'harmonie d'une écriture pleine au vide de la bonne volonté]. *Lettres québécoises*, (41), 29-30.

par Marie José Thériault

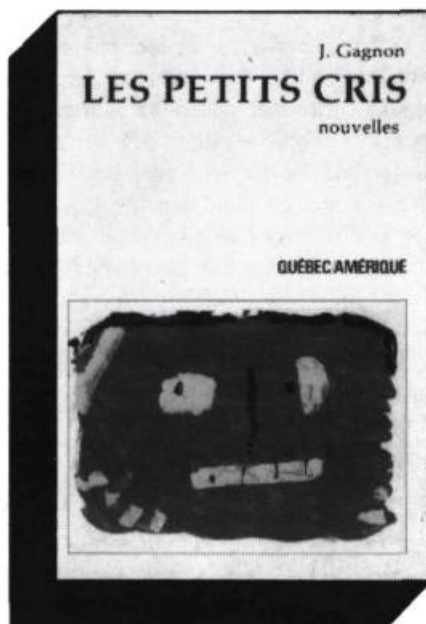
De l'harmonie d'une écriture pleine au vide de la bonne volonté

Le plat inférieur ment. *Les petits cris** ne sont pas des textes à rire. Du moins pas tous. Et si l'humour les relie, comme il est fait mention, c'est un humour terrible, celui qu'il faut bien découvrir malgré tout au fond (même le plus lucide) de soi pour survivre dans un univers absurde, en piétinant sa douleur. Car quelque chose d'autre est là qui vous agace, qui vous rejoint toujours et vous pique, vous avez beau faire semblant, fermer les yeux, tourner le dos, ne pas vouloir. La vie aura toujours deux faces. L'amour aussi. Et la mort, donc? Sans parler des doubles visages de tout ce qui leur est périphérique, contraire, complémentaire...

Mais toujours il y avait en lui un sentiment général, prégnant. À son éblouissement perpétuel, à quoi suffisait un verre d'eau sur une table ou une femme traversant les carrefours à l'heure de pointe ou les ponts de la ville, il se mêlait comme en une pâte de gâteau qui ne lèverait pas, qui cuirait mal et trop longtemps, qui serait dur, il se mêlait à son perpétuel éblouissement de la vie quelque chose de compact, de cru, de cuirassé. Mais il n'y pensait pas, et c'était par inadvertance quand ça arrivait, ou par manque de simplicité. (La chambre creuse)

Compact. Cru. Cuirassé. Contenu dans le cri. Petit cri. Cri étouffé. Mais chez J. Gagnon, ce n'est pas par inadvertance quand ça arrive, au contraire. Gagnon gratte les plaies et remue la terre, il soulève les pierres et voilà que dessous, quelque chose bouge qui depuis longtemps y vit. L'apparente légèreté de l'écriture est ici un piège auquel se pren-

dra le lecteur distrait. Lisez sous le sourire des mots et dans leurs silences: tout à coup, c'est de gravité qu'il s'agit. Même là où le burlesque, voire le grotesque cherche à l'emporter, comme dans *Cette salope de Jeanine*, il y a, à la fin de l'histoire, l'angoisse qui vous prend et vous noue le thorax et la gorge d'avoir lu là, accompagné là, vécu là, une vérité profonde et difficile à regarder en face. J. Gagnon réussit ce tour de force: vous mettre devant l'évidence sans prévenir,



sans ménagements non plus. Avec une franchise qui ne se prive pas de mots. Avec tendresse aussi. Avec un regard intérieur qui voit, mieux que les failles, ce qu'elles défont. Ou ce qu'elles épargnent. Que de cruelle douceur dans *L'ambulance*, que de douleur évitable (?) dans *Il doit être chez Gervaise*. Que de quotidien à vous et à moi dans toutes ces



J. Gagnon

nouvelles où la violence, la bonté, le désespoir, le désir, la tristesse, la joie, le drôle, la haine, le sordide, le risible, le beau, l'amour, enfin tout ce qui fait la vie, s'entremêlent et cherchent leur place. Il y a de la conjuration dans cette écriture qui *nomme*, comme avec une rage rentrée, ou un étonnement subit, ou une lucidité d'habitude, ou une tendresse jamais feinte, ou avec tout cela en même temps, qui nomme dis-je, l'ordinaire sous l'apparent singulier, rendant tout à coup unique ce qui jusque-là se prétendait commun. Il n'y a pas de petite vie, de petit geste, de petite histoire dès que s'y colle un regard vrai d'écrivain vrai. Et ce n'est pas la moindre des qualités de J. Gagnon que son aptitude à observer et à «prendre des notes».

Non, je ne suis pas un écrivain. J'essaie seulement de comprendre l'in-

compréhensible. Je cherche simplement le trou de serrure du mystère afin d'y glisser un oeil minutieux...

Mais oui, J. Gagnon. Vous êtes un écrivain. Vous dites l'importance de ce qui construit l'homme (entendez l'humain, puisqu'il faut de ces précisions...), l'exhause, et de ce qui le heurte, le déchire et le tue. Vous n'en faites pas des thèses glacées mais des lieux d'immersion. Si la mare est boueuse, tant pis, vous y allez quand même. La vraie compréhension est à ce prix. Et nous, lecteurs, nous ne saurions nous plaindre, car outre l'oeil, vous avez la plume.

Images qui ne cessent de nous étonner. Associations de mots nouvelles, vôtres uniquement, et dont on se régale. Scènes inattendues comme cet apprentissage du diamant de famille (*La vie sexuelle des abeilles*) où l'écriture procède d'une sorte de tendreté du mot, matière non plus rigide et creuse mais organique, vivante, à laquelle vous rendez l'identité dont tant de mésusages dits «littéraires» ajoutés à une piètre connaissance de leur sens savent la priver.

Et le dosage des nécessaires vulgarités, des élégances, des pudeurs, déjà, dans un premier livre, est le plus souvent maîtrisé. Aisance aussi dans les dialogues. Dans la progression dramatique. Dans la construction (particulièrement réussie cette structure en leitmotiv de *La chambre creuse* qui aurait pu, chez un écrivain moins doué, devenir pléonasme). Comment, alors, être indulgent pour les maladresses? Les ratages? Les nouvelles qui ne survivent pas à une deuxième lecture? Les complaisances (*Les Petits cris*, *Le petit Gaspar*)? Faiblesses qui se retrouvent le plus souvent dans les textes très courts (par exemple, *Klondyke*, qui me laisse sur ma faim et ferait sans doute l'objet d'un texte plus long, sans nuire à la densité, au contraire) où j'ai eu l'impression de pastiches plus ou moins réussis de Jacques Sternberg par une certaine volonté de faire «glacé». Aux nouvelles ultra-courtes, l'ultra-longue (*Le meurtre de Clarisse V.*) s'associe par certain manque et de limpidité et de rigueur.

À la réflexion, je serais tentée de dire que J. Gagnon possède une voix véritable qui n'a pas encore trouvé son registre. D'autres écrivains connaissent de pires maux que l'expérience et le travail

ne sauraient pas guérir. C'est du plaisir qui m'a accompagnée dans cette lecture: joie rare que la découverte d'un écrivain authentique dont on peut attendre beaucoup s'il est sévère envers lui-même. J. Gagnon est de ceux-là. Le prix Adrienne-Choquette, très mérité, le confirme.

* * *

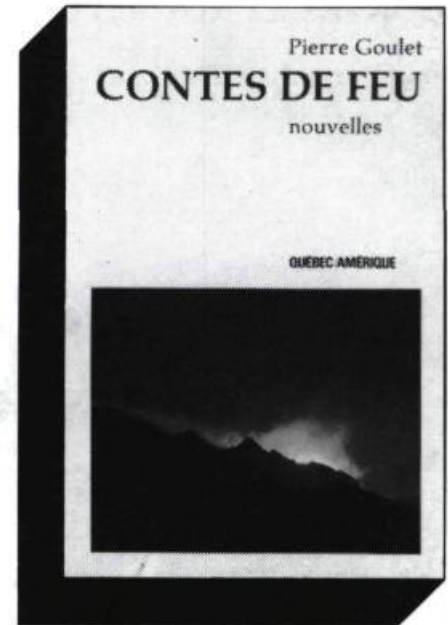
Impossible, hélas! d'en dire autant de Pierre Goulet, dont les *Contes de feu*** réunissent dans un assemblage bancal que la bonne volonté ne rend pas digestible tous les clichés possibles et les mauvais calembours.

L'originalité n'est certes pas le fort de l'auteur, pas plus, du reste, que la chute où il s'exerce, ma foi, au ratage systématique. Tout au plus peut-on dire de ces contes — qui n'ont de fantastique que l'intention (et c'est bien peu) — qu'ils auraient pu être écrits par un enfant appliqué, en devoir de vacances. Et encore. Un tel laisser-aller ne pardonne guère. Saurait-on passer outre l'absence d'idées si ce vide recelait malgré tout une écriture? Mais sans doute les deux ne vont-ils pas de pair, et à néant, néant et demi.

Même éditeur, deux lectures situées aux antipodes. Comment expliquer le gouffre qui sépare ces deux publications pourtant si proches l'une de l'autre dans le temps? Ne pas chercher de réponse claire à de si obscurs desseins. Les voies de l'édition québécoise sont impénétrables. Se contenter de découvrir J. (pour Jean? Jules? Jérémie? Jocelyn? Jérôme? Jacob?) Gagnon et ses *Petits cris* auxquels je reviens, en terminant, comme on rouvre toujours le livre qui sait nous émouvoir et nous surprendre:

Le chauffeur fit deux fois le plein. Il n'était pas curieux. Silencieux comme un domestique, il conduisait Georges à travers la ville. Il s'arrêtait quand Georges le décidait. Il l'attendait. Puis ils repartaient à travers la ville.

Chaque fois que Georges croyait reconnaître Martin dans la foule des trottoirs, il s'agrippait à la portière. Mais ce n'était jamais Martin. Et bientôt Georges resta là, suspendu dans la portière, aussi tenace qu'un rideau, les ongles douloureux, oubliant de respirer et respirant alors avec les yeux.



Lentement la foule se trouait: il y avait parmi elle des silhouettes d'aube. Les gens rentraient chez eux. Sans avoir dormi, la ville se réveillait. Et ça n'avait jamais été Martin. (Il doit être chez Gervaise) □

* *Les petits cris*, J. Gagnon, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 172 p.

** *Contes de feu*, Pierre Goulet, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 136 p.